

□ Temps de lecture : 8 min.

« Chers jeunes, notre espérance est Jésus. C'est Lui, comme le disait Saint Jean-Paul II, « qui suscite en vous le désir de faire de votre vie quelque chose de grand [...], pour vous améliorer et améliorer la société, la rendant plus humaine et plus fraternelle » (XVe Journée Mondiale de la Jeunesse, Veillée de Prière, 19 août 2000). Restons unis à Lui, demeurons dans son amitié, toujours, en la cultivant par la prière, l'adoration, la Communion eucharistique, la Confession fréquente, la charité généreuse, comme nous l'ont enseigné les bienheureux Pier Giorgio Frassati et Carlo Acutis, qui seront bientôt proclamés Saints. Aspirez à de grandes choses, à la sainteté, où que vous soyez. Ne vous contentez pas de moins. Alors vous verrez grandir chaque jour, en vous et autour de vous, la lumière de l'Évangile » (Pape Léon XIV – homélie Jubilé des jeunes – 3 août 2025).

Pier Giorgio et Don Cojazzi

Le sénateur Alfredo Frassati, ambassadeur du Royaume d'Italie à Berlin, était le propriétaire et le directeur du quotidien La Stampa de Turin. Les Salésiens lui devaient une grande reconnaissance. À l'occasion du grand scandale connu sous le nom « L'affaire de Varazze », où l'on avait cherché à jeter le discrédit sur l'honorabilité des Salésiens, Frassati avait pris leur défense. Alors même que certains journaux catholiques semblaient perdus et désorientés face aux graves accusations, La Stampa, après une enquête rapide, avait anticipé les conclusions de la magistrature en proclamant l'innocence des Salésiens. Aussi, lorsque la famille Frassati demanda un Salésien pour suivre les études des deux enfants du sénateur, Pier Giorgio et Luciana, le Recteur Majeur Don Paolo Albera se sentit obligé d'accepter. Il envoya Don Antonio Cojazzi (1880-1953). C'était l'homme qu'il fallait : bonne culture, tempérament jeune et une capacité de communication exceptionnelle. Don Cojazzi avait obtenu une licence en lettres en 1905, en philosophie en 1906, et le diplôme d'aptitude à l'enseignement de la langue anglaise après un sérieux perfectionnement en Angleterre.

Chez les Frassati, Don Cojazzi devint plus qu'un simple « précepteur » qui suivait les enfants. Il devint un ami, surtout de Pier Giorgio, dont il dira : « Je l'ai connu à dix ans et je l'ai suivi pendant presque tout le collège et le lycée avec des leçons qui, les premières années, étaient quotidiennes ; je l'ai suivi avec un intérêt et une affection qui n'ont cessé de grandir ». Pier Giorgio, devenu l'un des jeunes leaders de l'Action Catholique de Turin, écoutait les conférences et les leçons que Don Cojazzi donnait aux membres du Cercle C. Balbo, suivait avec intérêt la Rivista dei Giovani, montait parfois à Valsalice en quête de lumière et de conseil dans les

moments décisifs.

Un moment de notoriété

Pier Giorgio l'eut lors du Congrès National de la Jeunesse Catholique italienne, en 1921, quand cinquante mille jeunes défilèrent dans Rome en chantant et en priant. Pier Giorgio, étudiant en polytechnique, portait le drapeau tricolore du cercle turinois C. Balbo. Les troupes royales, tout à coup, encerclèrent l'énorme cortège et l'assaillirent pour arracher les drapeaux. On voulait empêcher les désordres. Un témoin raconta : « Ils frappent avec les crosses des mousquets, saisissent, brisent, arrachent nos drapeaux. Je vois Pier Giorgio aux prises avec deux gardes. Nous accourons à son aide, et le drapeau, avec la hampe brisée, reste dans ses mains. Emprisonnés de force dans une cour, les jeunes catholiques sont interrogés par la police. Le témoin se souvient du dialogue mené avec les manières et les courtoisies utilisées dans de telles circonstances :

- Et toi, comment t'appelles-tu ?
- Pier Giorgio Frassati, fils d'Alfredo.
- Que fait ton père ?
- Ambassadeur d'Italie à Berlin.

Stupeur, changement de ton, excuses, offre de liberté immédiate.

- Je sortirai quand les autres sortiront.

Pendant ce temps, le spectacle bestial continue. Un prêtre est jeté, littéralement jeté dans la cour avec sa soutane déchirée et une joue ensanglantée... Ensemble, nous nous sommes agenouillés par terre, dans la cour, quand ce prêtre blessé a levé son chapelet et a dit : « Oh ! les jeunes, pour nous et pour ceux qui nous ont frappés, prions ! »

Il aimait les pauvres

Pier Giorgio aimait les pauvres, il allait les chercher dans les quartiers les plus éloignés de la ville, montait les escaliers étroits et sombres, entrait dans les greniers où n'habitent que la misère et la douleur. Tout ce qu'il avait en poche était pour les autres, comme tout ce qu'il avait dans son cœur. Il arrivait à passer les nuits au chevet de malades inconnus. Une nuit où il ne rentrait pas, son père, de plus en plus anxieux, téléphona à la préfecture, aux hôpitaux. À deux heures du matin, il entendit la clé tourner dans la serrure et Pier Giorgio entra. Papa explosa :

- Écoute, tu peux rester dehors le jour, la nuit, personne ne te dit rien. Mais quand tu rentres si tard, préviens, téléphone !

Pier Giorgio le regarda, et avec sa simplicité habituelle répondit :

- Papa, là où j'étais, il n'y avait pas de téléphone.

Les Conférences Saint-Vincent de Paul le virent comme un collaborateur assidu ; les pauvres le connurent comme un consolateur et un secouriste ; les misérables greniers l'accueillirent souvent entre leurs murs sordides comme un rayon de soleil pour leurs habitants délaissés. D'une profonde humilité, il ne voulait pas que ce qu'il faisait soit connu de quiconque.

Mon beau et saint Giorgetto

Début juillet 1925, Pier Giorgio fut frappé et terrassé par une violente attaque de poliomyélite. Il avait 24 ans. Sur son lit de mort, alors qu'une terrible maladie dévastait son dos, il pensa encore à ses pauvres. Sur un billet, d'une écriture presque illisible, il écrivit pour l'ingénieur Grimaldi, son ami : Voici les injections de Converso, la police d'assurance est de Sappa. Je l'ai oubliée, pense à la renouveler. De retour des funérailles de Pier Giorgio, Don Cojazzi écrit d'un trait un article pour la Rivista dei Giovani : « Je répéterai la vieille phrase, mais très sincère : je ne croyais pas l'aimer autant. Mon beau et saint Giorgetto ! Pourquoi ces mots me chantent-ils avec insistance dans le cœur ? Parce que je les ai entendus répéter, je les ai entendus prononcer pendant presque deux jours, par son père, sa mère, sa sœur, d'une voix qui disait toujours et ne répétait jamais. Et pourquoi me viennent en mémoire certains vers d'une ballade de Deroulède : « On parlera de lui longtemps, dans les palais dorés et dans les chaumières perdues ! Car les taudis et les greniers, où il passa tant de fois comme un ange consolateur, parleront aussi de lui. » Je l'ai connu à dix ans et je l'ai suivi pendant presque tout le collège et une partie du lycée... Je l'ai suivi avec une affection et un intérêt croissants jusqu'à sa transfiguration actuelle... J'écirai sa vie. Il s'agit de la collecte de témoignages qui présentent la figure de ce jeune dans la plénitude de sa lumière, dans la vérité spirituelle et morale, dans le témoignage lumineux et contagieux de bonté et de générosité. »

Le best-seller de l'édition catholique

Encouragé et poussé également par l'archevêque de Turin, Mgr Giuseppe Gamba, Don Cojazzi se mit au travail avec ardeur. Les témoignages arrivèrent nombreux et qualifiés, ils furent ordonnés et examinés avec soin. La mère de Pier Giorgio suivait le travail, donnait des suggestions, fournissait du matériel. En mars 1928, la vie de Pier Giorgio est publiée. Luigi Gedda écrit : « Ce fut un succès retentissant. En seulement neuf mois, 30 000 exemplaires du livre furent épuisés. En 1932, 70 000 exemplaires avaient déjà été diffusés. En 15 ans, le livre sur Pier Giorgio atteignit 11 éditions, et fut peut-être le best-seller de l'édition catholique à cette époque. » La figure mise en lumière par Don Cojazzi fut un étendard pour l'Action Catholique

pendant la période difficile du fascisme. En 1942, 771 associations de jeunes de l'Action Catholique, 178 sections aspirantes, 21 associations universitaires, 60 groupes d'étudiants du secondaire, 29 conférences de Saint-Vincent de Paul, 23 groupes d'Évangile... avaient pris le nom de Pier Giorgio Frassati. Le livre fut traduit dans au moins 19 langues. Le livre de Don Cojazzi marqua un tournant dans l'histoire de la jeunesse italienne. Pier Giorgio fut l'idéal désigné sans aucune réserve : quelqu'un qui a su démontrer qu'être chrétien jusqu'au bout n'est pas du tout utopique, ni fantastique.

Pier Giorgio Frassati marqua également un tournant dans l'histoire de Don Cojazzi. Ce billet écrit par Pier Giorgio sur son lit de mort lui révéla de manière concrète, presque brutale, le monde des pauvres. Don Cojazzi lui-même écrit : « Le Vendredi Saint de cette année (1928), avec deux universitaires, j'ai visité pendant quatre heures les pauvres en dehors de la Porta Metronia. Cette visite m'a procuré une leçon et une humiliation très salutaires. J'avais beaucoup écrit et parlé sur les Conférences Saint-Vincent de Paul... et pourtant je n'étais jamais allé une seule fois visiter les pauvres. Dans ces taudis sordides, les larmes me sont souvent venues aux yeux... La conclusion ? La voici claire et crue pour moi et pour vous : moins de belles paroles et plus de bonnes œuvres. »

Le contact vivant avec les pauvres n'est pas seulement une mise en œuvre immédiate de l'Évangile, mais une école de vie pour les jeunes. C'est la meilleure école pour les jeunes, pour les éduquer et les maintenir dans le sérieux de la vie. Qui va visiter les pauvres et touche du doigt leurs plaies matérielles et morales, comment peut-il gaspiller son argent, son temps, sa jeunesse ? Comment peut-il se plaindre de ses propres travaux et douleurs, quand il a connu, par expérience directe, que d'autres souffrent plus que lui ?

Ne pas vivoter, mais vivre !

Pier Giorgio Frassati est un exemple lumineux de sainteté juvénile, actuel, qui « cadre » avec notre époque. Il atteste une fois de plus que la foi en Jésus-Christ est la religion des forts et des vraiment jeunes, qui seule peut illuminer toutes les vérités avec la lumière du « mystère » et qui seule peut donner la joie parfaite. Son existence est le modèle parfait de la vie normale à la portée de tous. Lui, comme tous les disciples de Jésus et de l'Évangile, commença par les petites choses ; il atteignit les hauteurs les plus sublimes à force de se soustraire aux compromis d'une vie médiocre et sans signification et en employant son entêtement naturel dans de fermes résolutions. Tout, dans sa vie, lui fut un marchepied pour monter, même ce qui aurait dû être un obstacle. Parmi ses compagnons, il était l'animateur intrépide et exubérant de toute entreprise, attirant autour de lui tant de sympathie

et tant d'admiration. La nature lui avait été généreuse : famille renommée, riche, esprit solide et pratique, physique imposant et robuste, éducation complète, rien ne lui manquait pour se faire une place dans la vie. Mais il n'entendait pas vivoter, mais plutôt conquérir sa place au soleil, en luttant. C'était une trempe d'homme et une âme de chrétien.

Sa vie avait en elle-même une cohérence qui reposait sur l'unité de l'esprit et de l'existence, de la foi et des œuvres. La source de cette personnalité si lumineuse était dans sa profonde vie intérieure. Frassati priait. Sa soif de la Grâce lui faisait aimer tout ce qui remplit et enrichit l'esprit. Il s'approchait chaque jour de la Sainte Communion, puis restait au pied de l'autel, longtemps, sans que rien ne puisse le distraire. Il priait sur les montagnes et en chemin. Ce n'était cependant pas une foi ostentatoire, même s'il faisait de grands signes de croix sur la voie publique en passant devant les églises, même s'il récitait le chapelet à haute voix, dans un wagon de chemin de fer ou dans une chambre d'hôtel. Mais c'était plutôt une foi vécue si intensément et sincèrement qu'elle jaillissait de son âme généreuse et franche avec une simplicité qui convainquait et émouvait. Sa formation spirituelle se renforçait dans les adorations nocturnes dont il fut un fervent promoteur et un participant assidu. Il fit plus d'une fois les exercices spirituels, qui lui procuraient sérénité et vigueur spirituelle.

Le livre de Don Cojazzi se termine par la phrase : « Il suffit de l'avoir connu ou d'avoir entendu parler de lui pour l'aimer, et l'aimer, c'est le suivre. » Le souhait est que le témoignage de Piergiorgio Frassati soit « sel et lumière » pour tous, surtout pour les jeunes d'aujourd'hui.